

Brassens et Gréco au T.N.P. :

L'ours et la chatte



GEORGES BRASSENS ET JULIETTE GRECO : Ils appartiennent à l'histoire de la chanson.

Photo Pic

PAR DOMINIQUE JAMET

DEUX mille six cents. Ils seront deux mille six cents qui, chaque soir jusqu'au 22 octobre, empliront à craquer la vaste salle du T.N.P. devenu le plus grand et le plus prestigieux music-hall de France. Que viennent-ils donc chercher ici, dans ces lieux « voués aux merveilles » où Gréco et Brassens succèdent à Gérard Philipe, Daniel Sorano, Jean Vilar, Georges Wilson, Molière, Euripide et Brecht ?

Mettons à part, bien sûr, les abonnés, les fanatiques du T.N.P., ceux qui n'y ratent aucun spectacle, même quand ce spectacle est raté (cela arrive), les adeptes du « A Chaillot tout est beau ». Ce que viennent ici chercher jeunes et vieux, ce sont des confirmations. Confirmations qui pour les uns prendront l'aspect de souvenirs, qui pour les autres auront l'odeur excitante des découvertes. Qu'une chanson est aussi un texte, qu'un chanteur peut être un artiste. Et qu'ils n'ont pas changé, ces héros mythiques de l'après-guerre, qui prouvent par leur présence que tout n'est pas voué au vieillissement, au dépérissement, à l'oubli, dans ce monde du passage.

Ils appartiennent depuis longtemps à l'histoire de la chanson, depuis si longtemps que pour un peu on les croirait légendaires. Elle, la femme des caves, débutait en 1949, lui, le gorille, en 1951. Combien d'empires depuis se sont créés, puis ont disparu, combien d'idoles ont passé comme des ombres au mur de la caverne. C'est pourquoi on tient tant à leur image, cette image qu'ils ont imposée l'un et l'autre — elle contre vent et marée, le trac et le scandale, lui contre sa lourdeur et sa timidité — tous deux contre la mode. D'eux l'on n'attend, l'on ne souhaite rien de neuf, même s'ils ont des chansons nouvelles.

Celles de Gréco ne le sont d'ailleurs pas. Pas plus que la silhouette. Toujours neuve et toujours la même, c'est la « prêtresse noire », comme dit Brassens, l'anti-vestale, la mauvaise prêtresse de l'amour, drapée dans la robe sombre d'où émerge ce visage d'Eurasienne montée en graine, ces mains de bayadère. Sartre, Queneau, Mac Orlan : comme la littérature, ce soir, a le souffle chaud, comme elle vous enveloppe et vous frôle. Comme les mots pèsent, comme les syllabes s'attardent, langoureuses. « Javanaise » prononcé par Gréco, c'est une promenade sur un lac, la nuit. Magie de la voix, de la présence, choix du répertoire, quoi qu'elle chante — c'est aussi bien Béart, Brel, Ferré — tout est passé à la moulinette-Gréco. Cette chanteuse qui n'a jamais écrit une ligne de ce qu'elle chante, même si elle reflète tour à tour le monde de ses paroliers, a imposé son univers. Canaille, tendre, goguenarde, cynique ou « intellectuelle », ce qu'elle chante, c'est toujours le chant de la chair qui sait qu'elle va périr, mais qui veut d'abord donner et recevoir le meilleur de la vie. C'est le « maintenant » qui parle plus haut que le « plus jamais ». Caresse des mots, caresse des mains, un peu prostituée, un peu fée mystérieuse, c'est la statue parlante de l'émancipation de la femme.

Après la chatte, l'ours. On est toujours dans le velours, mais on passe du milleraies aux grosses côtes. Voix de velours, patte de velours d'un côté, de l'autre le bon Dieu en culotte de velours comme disent les vigneron. « Je suis malhonnête », murmure Gréco avec un clin d'œil. « Je suis un voyou », tonitrué Brassens.

Ecouter Gréco, c'est céder à une complaisance, éprouver un vertige dont on est presque honteux. Rire avec Brassens, c'est s'abandonner à une complicité de bon aloi.

Brassens. Les téléspectateurs ont pu voir l'autre jour, quand on a redonné **Porte des Lilas**, comme il savait être mauvais, peu naturel, contracté. Ici, ses trous de mémoire, l'indifférence affectée avec laquelle il accueille les applaudissements concourent à en faire l'ami du coin du feu, celui qui, le soir, pour vous seul, chantonne, entre ses dents, sa dernière chanson. Entre sa chaise, le piano sur lequel il pose son éternel verre d'eau, Nicolas son contrebassiste et sa guitare, on s'étonnerait presque qu'il ne sorte pas de sa poche sa pipe, « sa vieille pipe en bois ». Il sort bien autre chose.

C'est toujours la même inspiration gauloise, bon enfant jusqu'au délire. Jamais sans doute Brassens n'a été si libre, jamais il ne s'est autant exprimé que dans ses chansons nouvelles. Elles sont toujours aussi bizarrement rimées, et il y a passé, dans une ronde de plus en plus folle, des cocus, des croquants, des clercs de notaire, des belles accueillantes, des flics (et des journalistes — les autres, bien sûr). C'est une avalanche de mots qui n'appartiennent qu'à lui, des mots qui roulent de tous leurs r, des mirlitons, des lèche-frites, des coquecigrues, et d'autres mots de plus en plus maisonnants.

Mais sous l'apparente gaîté rôde sans cesse l'ombre de la mort, évoquée, exorcisée, raillée — Camarde, fantômes, maladie, enterrements, tout y passe. La plus belle et la plus importante de ces chansons nouvelles, c'est **La Supplique pour être enterré à Sète**. Conscient de n'être ni Prévert, ni Valéry, Brassens le Sétois y réclame humblement le droit d'avoir pourtant, lui aussi, son petit « cimetière marin ».

Puis il tourne le dos au public et quand il s'en va on a chaque fois l'impression que c'est pour toujours.

Dominique Jamet.

Le Figaro Littéraire

22 septembre 1966